

WITOLD KOWALSKI

Université de Zielona Góra

L'IMAGE DU JAPON DANS *NI D'ÈVE, NI D'ADAM* D'AMÉLIE NOTHOMB. ESSAI CRITIQUE

Abstract. Kowalski Witold, *L'image du Japon dans « Ni d'Ève, ni d'Adam » d'Amélie Nothomb. Essai critique* [The image of Japan in *Ni d'Ève, ni d'Adam* of Amélie Nothomb. Critical essay], *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXXVIII/1: 2011, pp. 111-117. ISBN 978-83-232-2279-8. ISSN 0137-2475. DOI 10.2478/v10123-011-0009-7.

The goal of this paper is to present the place of Japan in *Ni d'Ève, ni d'Adam* of Amélie Nothomb. The paper is focused on the experiences and observations of Nothomb about Japanese mentality, civilisation, culture and the clash of cultures which writer lived through during her stay in Japan. The analysis of her images of this Eastern country leads to show an ambiguous and subjective portrait of Japan, sometimes surprisingly stereotypical, where the admiration for Japan turns easily into a disappointment and the incomprehension of Japanese principles and mentality.

Le Japon est présent dans la vie d'Amélie Nothomb dès le début, puisqu'elle est née en 1967 à Osaka, où son père était consul. Elle ne découvrira que beaucoup plus tard l'existence de la Belgique, considérant longtemps le Japon comme sa seule vraie et unique patrie. À l'âge de cinq ans, elle parle couramment le japonais et s'imprègne de la beauté et de la culture du Japon. Nothomb décrit cette enfance idyllique dans *Métaphysique des tubes* et *Biographie de la faim*. Néanmoins, la mission diplomatique de Patrick Nothomb ne lui a pas permis de pouvoir continuer une existence sereine au pays du Soleil-Levant et depuis l'âge de cinq ans, elle est obligée de suivre son père convoqué dans plusieurs pays. La Chine constitue la première étape après le Japon, il s'agit en réalité du premier exil de la future romancière, privée du Japon et séparée de sa douce gouvernante Nishio-san qui était traitée comme sa deuxième mère, mère japonaise.

Le Japon revient dans sa vie juste après les études, en 1989, quand Amélie Nothomb décide d'ouvrir une nouvelle étape de sa vie et retrouver ce paradis dont elle a été privée en enfance : « À vingt et un ans, mon diplôme de philologie en poche, j'achetai un aller simple pour Tokyo » (Nothomb, 2004, p. 182). Elle rêve de devenir japonaise et exalte son retour au pays du Soleil-Levant.

Elle fait des études nécessaires pour pouvoir travailler comme interprète dans une grande compagnie japonaise, ce qu'elle raconte dans son roman *Stupeur et tremblements*. Cependant, elle n'arrive pas à gagner son pari japonais, car son rêve irréal

de devenir Nippone se brise contre le système, la mentalité et l'organisation japonais qu'elle ne comprend pas. Elle reste attachée au Japon idéalisé de son enfance et peine à fonctionner correctement dans la vie quotidienne, ce que accentuent ses nombreuses fautes et maints faux-pas, illustrant parfaitement son incompatibilité avec le Japon, au niveau social et professionnel, où elle connaît une défaite totale. Suite à cet échec, Nothomb transforme son roman en une kyrielle d'accusations de la société nippone gérée par des principes inflexibles.

Toutefois, sa vision du Japon ne se limite pas au cadre professionnel qui domine dans *Stupeur et tremblements*. Dans *Ni d'Ève, ni d'Adam*, roman de 2007 qui nous préoccupe ici, elle raconte ses expériences qui précèdent légèrement l'action de *Stupeur et tremblements* et elle se focalise sur la relation affective avec un jeune Tokyoïte, relation qui ne réussit pas non plus, car la romancière a ses priorités et préfère garder sa liberté, même si elle doit sacrifier son désir le plus cher. Elle décide de revenir dans sa patrie, malgré l'absence de lien avec le plat pays : « le 9 janvier 1991, j'annonçai au fiancé que je partais à Bruxelles le lendemain » (Nothomb, 2007, p. 229).

Son écriture s'alimente de ce double échec japonais, puisque quelques jours après le retour en Belgique, Amélie Nothomb commence à rédiger *Hygiène de l'assassin*, roman publié par Albin Michel en 1992. Il nous semble même que l'expérience japonaise a joué un rôle décisif dans le projet d'Amélie Nothomb de devenir écrivain ; elle constitue en tout cas une de ses motivations littéraires importantes, sa « mythologie fondatrice » (Amanieux, 2005, p. 36).

Dans *Ni d'Ève, ni d'Adam* l'image du Japon gagne de l'intérêt et de la complexité par rapport à *Stupeur et tremblements*. Dès le début, le roman nous donne une image très positive, voire alléchante de Tokyo (et par extension du pays entier) pour une habitante du plat pays :

Depuis ce que j'appelais mon retour, chaque matin, en ouvrant les rideaux, je découvrais un ciel d'un bleu parfait. Quand, pendant des années, on a ouvert des rideaux sur des grisailles pesant des tonnes, comment ne pas s'exalter de l'hiver tokyoïte ? (Nothomb, 2007, p. 16)

La représentation nothombienne de la capitale nippone tente d'échapper au stéréotype selon lequel cette ville se réduit à une vitesse extraordinaire de vie, à la technologie omniprésente et au surpeuplement, le plus dérangentant dans les transports en commun. C'est probablement le mérite du guide de la narratrice, de Rinri, qui dispose du temps et de l'envie nécessaires pour montrer un autre visage de sa ville : calme, serein et très humain. Ils vont ensemble chez des amis, visitent des expositions ou vont au cinéma. Rinri fait découvrir à son amie des endroits intéressants, dont elle ne soupçonnait même pas l'existence près de la mégalopole japonaise :

Nous finîmes par arriver à un lac immense entouré de collines et de *tori* pittoresques. On venait y faire des petites excursions en bateau ou en pédalo. Ce dernier détail me donna envie de rire. Hakone était la promenade de dimanche des Tokyoïtes lamartiniens (Nothomb, 2007, p. 49).

Amoureux de la future romancière belge, Rinri lui propose des lieux qui sont à Tokyo fréquentés par les couples et assurent le climat et l'opportunité pour déclarer ses sentiments.

On voit que le Japon d'Amélie Nothomb reste ancré dans son affectivité, puisque chaque endroit visité au pays du Soleil-Levant, dont elle parle dans ses récits, fonctionne dans un contexte émotionnel précis. Les images du Japon proposées par la romancière se conjuguent d'abord avec l'amour pour Nishio-san (gouvernante de *Métaphysique des tubes*), et puis avec le penchant pour Rinri ou elles expriment un mépris profond, résultat de la dégringolade professionnelle. Chaque fois, elles sont très personnelles, accompagnées d'une émotion profonde. On l'aperçoit aussi au moment où la narratrice de *Ni d'Ève, ni d'Adam* découvre les symboles nippons ; ce qui se manifeste dans ces descriptions, c'est un attachement sans bornes pour le Japon et le besoin de pouvoir s'y identifier. Le meilleur exemple de cette attitude nous est donné avec l'escalade du Mont Fuji. Ce volcan attire chaque année des milliers de Japonais pour qui son escalade constitue en quelque sorte un pèlerinage, une expérience inoubliable qui dans son intention vise à renforcer l'âme et à confirmer l'appartenance au peuple nippon. La narratrice, enthousiaste, survole la distance la séparant du sommet pour pouvoir après assister à l'aube à un spectacle admirable, où la nature se joint à l'expression la plus épatante du patriotisme nippon : le lever du soleil : « Les yeux emplis de larmes, je contemplai le drapeau nippon perdre peu à peu son rouge pour déverser son or dans l'azur encore blafard » (Nothomb, 2007, pp. 125-126). Amélie Nothomb nous permet ainsi de connaître la spécificité de cette montagne qui est considérée à l'Occident comme un symbole du pays du Soleil-Levant suite à sa taille et à sa forme, mais on ignore complètement sa dimension spirituelle, son rôle fédérateur et patriotique.

Le sommet du Mont Fuji offre à la narratrice un autre émoi : une vue nocturne spectaculaire sur la capitale nippone, l'occasion pour elle d'observer le contact direct de deux symboles nippons si disparates, mais pourtant constituant les éléments d'une identité cohérente : « Au loin, on apercevait un vaste champignon lumineux : Tokyo. Je tremblais de froid et d'émotion à voir ce raccourci nippon sous mes yeux : l'antique Fuji et la capitale futuriste » (Nothomb, 2007, p. 123).

Le nombre spectaculaire de contrastes semble être crucial pour l'image du Japon proposée dans *Ni d'Ève, ni d'Adam*, comme d'ailleurs dans tout roman nothombien consacré au Pays du Soleil-Levant. La mélancolie se heurte à la rigueur, la tradition à la modernité, l'amour à la haine. Le Japon nothombien foisonne en surprises fondées sur ce jeu d'oppositions qui sont souvent incompréhensibles pour les Occidentaux. On l'observe par exemple dans la description d'Hiroshima, « ville à l'atmosphère déchirante de bonheur courageux » (Nothomb, 2007, p. 102). Malgré la tragédie qui a marqué l'humanité entière, la population de la ville continue à mener une existence paisible. Il y a naturellement le musée de la Bombe où la romancière s'est rendue, mais les gens dans les rues d'Hiroshima sont les mêmes que partout : les amoureux

dans le parc ou un cuistot en train de préparer le plat préféré de la romancière belge : l'*okonomiyaki*. Amélie Nothomb a été seulement déconcertée par sa perception du temps, ce qu'elle relate en ces termes :

Je ne savais plus en quelle année nous étions : certes, pas en 1945, mais cela ressemblait aux années cinquante ou soixante. [...] Les constructions modernes ne manquaient pas, les gens étaient habillés normalement, les véhicules ne différaient pas de ceux du Japon entier (Nothomb, 2007, pp. 101-102).

Selon la narratrice, c'est l'attitude des habitants d'Hiroshima qui en est responsable, leur optimisme d'antan et leur énergie vitale ont produit l'effet du ralentissement du temps qui l'a tellement impressionnée.

Le Japon a offert aussi à la romancière d'autres impressions émouvantes. On peut mentionner, par exemple, son enthousiasme pour des paysages splendides qu'elle aimait le plus : les montagnes, passion qu'elle trouvait elle-même un peu surprenante et paradoxale, car « le destin, célèbre pour son humour, a voulu que je naisse belge » (Nothomb, 2007, p. 118). L'occasion de se rendre à la montagne nippone se trouvait presque toujours à sa portée, ce qui est dû à la spécificité du territoire du Japon. La narratrice constate : « On ne dira jamais assez combien le Japon est un pays montagneux. Les deux tiers du territoire sont pratiquement inhabités pour cette raison » (Nothomb, 2007, p. 169). Cependant, comme elle le note dans la suite de sa réflexion, les Japonais fréquentent peu ces massifs à cause de la croyance populaire, selon laquelle c'est « le royaume de la mort et des sorcières » (Nothomb, 2007, p. 169), en manquant ainsi l'occasion d'observer un paysage d'une grâce exceptionnelle, mais complètement exotique pour un touriste occidental :

Devant moi s'ouvrait l'un des plus beaux paysages du monde : sur un long versant en forme de jupe évasée, une forêt de bambous sous la neige. Le silence me renvoya, intact, mon cri d'extase. J'ai toujours éprouvé un amour éperdu pour le bambou [...]. Mais jamais bambou n'avait atteint, dans mes souvenirs, la splendeur étrange de cette forêt enneigée. Malgré leur minceur, chaque silhouette avait sa charge de neige et sa chevelure empesée de blancheur, à la manière de très jeunes filles frappées avant l'âge de quelque mission sacrée (Nothomb, 2007, pp. 170-171).

Dans cette description très poétique, par le biais de l'utilisation de la comparaison et de la personnification, la narratrice s'approche des croyances japonaises selon lesquelles tout élément naturel possède une âme.

Outre les paysages d'une beauté impressionnante, les images du Japon présentées par Nothomb concernent aussi les intérieurs qu'elle a habités ou visités. *Ni d'Ève, ni d'Adam* nous en fournit quelques descriptions intéressantes, mais, à nouveau, fort contrastées. La romancière visite (et même habite pendant une courte période) la maison imposante de la famille de Rinri, « ce château carré en béton » (Nothomb, 2007, p. 33), située dans un quartier aisé de Tokyo. Elle a l'occasion de voir aussi le logement d'un ami de Rinri, « un appartement microscopique » (Nothomb, 2007, p. 24), comme il y en a beaucoup dans la mégapole japonaise. Une disparité fondamentale,

souvent accentuée dans la vision stéréotypée du Japon, est également perceptible dans le cas de deux images : l'appartement de Christine (amie de la narratrice) et l'auberge sur l'île de Sado. Le logement de Christine était hyper-moderne, une « merveille où tout était informatisé », et qui s'inscrivait de façon stéréotypée dans l'admiration des Japonais pour les nouvelles technologies :

Dans chaque pièce, une télécommande permettait de programmer la musique, mais aussi la température et ce qui se passait à côté. Couchée sur le lit, je pouvais cuire les aliments au micro-ondes, démarrer la machine à laver et fermer les stores du salon (Nothomb, 2007, p. 53).

Ce confort moderne pourrait susciter de l'enthousiasme, mais le vrai charme, reflet de l'ancien Japon, se trouvait ailleurs. La romancière l'a découvert sur l'île de Sado, dans « une auberge ancienne et vaste » (Nothomb, 2007, p. 193) choisie par Rinri. Voici comment elle raconte son impression :

Les magnifiques chambres traditionnelles embaumaient le tatami frais, et chacune avait son immense baignoire zen, continuellement remplie par un bambou qui y déversait de l'eau brûlante. Pour éviter les débordements, la pierre brute du bain était percée d'un orifice au-dessus duquel l'idéogramme de la meule de foin incendiée signifiait le néant. – Métaphysique ! m'exclamai-je (Nothomb, 2007, pp. 193-194).

Outre les descriptions des endroits visités, *Ni d'Ève, ni d'Adam* donne l'occasion d'observer un peu mieux la société nipponne et, contrairement à *Stupeur et tremblements*, son image gagne des traits positifs que nous avons déjà signalés en parlant de l'aura de Mont Fuji ou de l'énergie vitale des habitants d'Hiroshima. La relation avec le jeune Tokyoïte, longtemps positive, peut élucider cette démarche en grande partie. Néanmoins, même dans des situations quotidiennes et banales, le Japon a réservé à Amélie Nothomb maintes surprises sympathiques là où, riche de ses expériences occidentales, elle ne s'y attendait pas :

Aller au cinéma à Tokyo déconcertait. A priori, cela ne différait pas de l'expérience européenne ou américaine. Les gens s'installaient dans de vastes salles confortables, la séance commençait, bandes-annonces, publicités, d'aucuns se rendaient aux toilettes, mais pour garder leur place laissaient ostensiblement leur portefeuille sur leur siège. Je suppose qu'à leur retour il ne manquait pas un yen (Nothomb, 2007, pp. 163-164).

L'honnêteté japonaise paraît stupéfiante et inimaginable pour la narratrice, mais elle est de rigueur dans la société nipponne, comme la discipline et le respect pour les biens publics.

Une autre attitude étonnante des Japonais, et qui marque la distance par rapport à l'Occident, concerne leur façon d'aborder toutes les activités quotidiennes, professionnelles ou privées. Même des choses futiles sont traitées sérieusement et exigent un vrai engagement. On observe chez les Nippons une recherche constante de la perfection dans tout ce qu'ils font. Même s'ils sont débutants, profanes dans un domaine, et qu'ils arrivent à peine à le maîtriser, ils essaient d'être préparés comme de vrais professionnels et de se procurer tout l'équipement nécessaire, comme le fait Rinri quand

il veut préparer de la fondue : tel un cuisinier expérimenté, il possède l'ensemble du matériel indispensable.

Cependant, dans son roman, Nothomb fait voir aussi certains phénomènes inquiétants qui caractérisent la société nipponne. Son fiancé japonais, une fois de plus, fournit là-dessus un exemple pertinent. Il s'agit d'une sélection cruciale, un vrai traumatisme qu'il a vécu à l'âge de cinq ans. Il le raconte ainsi :

– À cinq ans, comme les autres enfants, j'ai passé les tests pour entrer dans l'une des meilleures écoles primaires. Si j'avais réussi, j'aurais pu, un jour, aller dans l'une des meilleures universités. À cinq ans, je le savais. Mais je n'ai pas réussi.

Je m'aperçus qu'il tremblait.

– Mes parents n'ont rien dit. Ils étaient déçus. Mon père, à cinq ans, avait réussi, lui. J'ai attendu la nuit et j'ai pleuré (Nothomb, 2007, pp. 68-69).

À cet âge l'enfant doit vivre une expérience adulte à laquelle il ne peut pas être préparé. Il découvre un système autoritaire où on lui avait déjà imposé une place sans lui donner l'opportunité de découvrir ses talents. On lui fait voir son infériorité et son manque de compétences indispensables pour satisfaire sa famille et garantir un meilleur avenir. Cela fait naître en lui un sentiment de culpabilité, de honte, car il n'était pas à la hauteur de ce défi et il en connaît les conséquences. « Et l'on s'étonne, note Amélie Nothomb, que tant d'adolescents nippons se suicident » (Nothomb, 2007, p. 70).

La pression sociale, l'injonction intérieure de rester conformes aux exigences et attentes personnelles, familiales ou sociales, un besoin inconditionnel de réussite accompagnent les Nippons tout au long de leur vie en ne leur offrant que trois périodes d'accalmie, ou plutôt d'un sursis relatif : l'enfance (jusqu'à trois ans), les études et la vieillesse. Les études sont, à en croire la romancière, assez exceptionnelles, comme d'ailleurs les universités. À l'époque de l'action de *Ni d'Ève, ni d'Adam* il y a onze universités prestigieuses et des établissements aux exigences modestes nommés « les universités de gare », du fait de leur grand nombre. Leur image, leur statut ou leur fonctionnement au quotidien ne conviennent pas à la spécificité du Japon car elles constituent un asile oublié par le culte de travail omniprésent, asile que Nothomb compare à « une luxueuse colonie » (Nothomb, 2007, p. 159). C'est une image surprenante d'un établissement où personne ne pense à travailler sérieusement. Dans un pays comme le Japon ce phénomène paraît extravagant et irréel ; si un Nippon se comportait de cette façon dans une entreprise, il serait écrasé par ses supérieurs, Nothomb en donne la preuve dans *Stupeur et tremblements*. Cependant, « ce gaspillage » est prévu par le système nippon :

De trois à dix-huit ans, les Japonais étudient comme des possédés. De vingt-cinq ans à la retraite, ils travaillent comme des forcenés. De dix-huit à vingt-cinq ans, ils sont très conscients de vivre une parenthèse unique : il leur est donné de s'épanouir. Même ceux qui ont réussi le terrible examen d'entrée de l'une des onze universités sérieuses peuvent un peu souffler : seule la sélection première importait vraiment (Nothomb, 2007, p. 159).

Ainsi, la romancière nous décrit un aspect de la vie japonaise qui s'éloigne du stéréotype nippon élaboré par les Occidentaux. On voit les gens oublier leur dévouement au groupe et se focaliser sur eux-mêmes, sur leurs plaisirs. Une fois cette étape franchie, la vie des jeunes Nippons devient à nouveau synonyme de travail.

L'image du Japon que Nothomb nous fait découvrir dans *Ni d'Ève, ni d'Adam* est certes très ambiguë. D'un côté, le lecteur observe un pays dont la représentation est bien ancrée dans les médias occidentaux, avec le Mont Fuji, le lever du soleil ou la tragédie d'Hiroshima. Le recours fréquent aux stéréotypes renforce chez le lecteur le sentiment de connaître le Japon nothombien. Cependant, Nothomb sait surprendre le public occidental en le renvoyant à son expérience personnelle soutenue par un immense engagement affectif, dû à sa relation avec un jeune Japonais et à son ambition de devenir Nippone. Cette image n'est jamais neutre et sa subjectivité semble enlever la banalité apparente de la vision nothombienne. Il s'agit toujours d'un Japon des contrastes et des paradoxes qui déchiraient l'écrivain belge au moment où elle croyait être en passe de saisir l'essentiel du Pays du Soleil-Levant. Selon nous, cela explique partiellement son échec nippon et confirme la véracité des paroles de Nothomb constatant qu'« aucune nationalité n'est aussi difficile à acquérir » (Nothomb, 2007, p. 25).

BIBLIOGRAPHIE

- Amanieux, L. (2005). *Amélie Nothomb, l'éternelle affamée*. Paris : Albin Michel.
– (2009). *Le récit siamois. Identité et personnage dans l'œuvre d'Amélie Nothomb*. Paris : Albin Michel.
David, M. (2006). *Amélie Nothomb. Le symptôme graphomane*. Paris : L'Harmattan.
Nothomb, A. (2004). *Biographie de la faim*. Paris : Albin Michel.
– (2007). *Ni d'Ève, ni d'Adam*. Paris : Albin Michel.